

## Melisa

Julia Pawłowicz

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pawłowicz, J. (2015). Melisa. *Moebius*, (146), 121–127.

# JULIA PAWLOWICZ

## *Melisa*

j'ai eu deux enfants dans ma vie de femme  
un à chaque extrémité  
il y a eu toi Melisa qui m'as expulsée de ma jeunesse  
un séisme pour mon seizième anniversaire  
pas de temps pour la honte pas de place pour la panique  
il a fallu donner mon sein trouver les gestes  
t'apprivoiser mon étincelle *mi linda mi querida*  
on apprenait la vie ensemble toi moi ma mère mes sœurs  
tout le clan dans la même maison  
tu étais le feu de notre cercle de femmes  
les regards étaient toujours tournés vers toi  
ta chaleur nous irradiait  
tu éclairais nos visages  
on se voyait honnêtes dans nos imperfections  
belles dans chacun de nos défauts  
on n'avait rien à cacher  
devant toi on était nues et vraies

arriver ici n'avait pas été facile mais  
le français sonnait romantique comme une musique  
on nous disait ici les Latinos vous devez vous sentir frileuses  
regretter les *playas* du Sud  
mais les plages de sable blanc chez nous c'est pour toi le  
touriste  
je préfère cette étendue de neige blanche et vaste ici  
donner quelques coups de pelle  
bâtir un fort pour moi et ma petite  
quand on est deux on ne peut pas avoir froid

et puis un jour je me suis retournée et  
tu portais un corps comme une robe seyante  
il y avait tes cheveux bouclés foncés comme le corbeau  
le temps t'avait sculpté des hanches des pommettes  
j'ai vu dans un éclair que je pourrais devenir grand-mère  
bien avant d'être prête

je t'ai laissée vagabonder courir  
je t'ai prêté des colliers du Cutex  
je t'ai donné de l'argent pour le taxi du retour  
quand je t'ai regardée partir je me suis souvenue  
de tes petites mains avant tes mains de femme  
j'ai pensé à ta peau douce à tes bains de camomille  
au son de ton nombril qui a roulé par terre  
ce matin-là quand tu as eu deux semaines  
je me suis souvenue de tout ça  
les nuits durant lesquelles tu étais accrochée à mon sein  
ta petite bouche délicate que je voyais partout  
dans mes délires de fatigue  
dans le trou des toilettes  
dans le luminaire du plafond  
tu étais si gourmande ça me faisait du bien  
je sortais de la nuit épuisée mais entière  
remplie d'une énergie rose bonbon  
de savoir que tu étais la meilleure une fois sur la balance  
au CLSC les infirmières m'aimaient bien je crois  
elles disaient vous devez avoir de la crème 35 % madame  
pour qu'elle prenne autant de poids si vite et moi  
je te voyais minuscule et je me disais  
on ne m'appelle jamais madame  
ailleurs  
d'habitude

nos nuits avaient changé  
les tiennes devenaient personnelles et intimes  
partagées avec d'autres que nous  
il y avait Oscar Ronaldo Javier  
un Maxime timide comme pas un  
ton préféré  
des candidats potentiels qui traînaient  
autour de notre maison de femmes

déjà tu prenais un appartement tu ne me laissais pas ta clé  
 grand-mère ne pouvait plus rien dire  
 sur le gel dans leurs cheveux  
 sur leurs voitures cabossées  
 sur leurs prétendues belles manières  
 au revoir les visites  
 on était redevenues un clan étanche d'œstrogène  
 de fers plats de serpillères  
 il était temps que je me trouve un homme moi aussi peut-être  
 janvier est passé par là le givre les tempêtes  
 mars la grisaille quelques ciels bleus  
 l'été m'attendait  
 saison propice à ma nouvelle histoire  
 ton départ m'avait donné une permission une décharge  
 je pouvais vivre un peu maintenant pour moi-même  
 en plus de vingt ans pour la toute première fois

bientôt tu trouvais une maison  
 tu faisais encore des cartons  
 il y aurait une chambre pour la petite  
 est-ce que j'avais bien entendu  
 tu as attendu une seconde  
 pour savoir si j'allais sourire  
 ta grossesse annoncée au téléphone  
 parce qu'on n'avait pas trouvé le temps de se voir  
 ça changerait c'est sûr

j'ai ramassé mon courage et je t'ai dit  
*yo tambien*  
 moi aussi imagine

quarante-trois ans c'est tard je sais  
 le docteur a dit que ce serait correct  
 Luis est ravi il n'avait pas eu d'enfant  
 tu aurais une tante de plus juste avant de devenir mère  
 elles allaient pouvoir jouer ensemble  
 à la poupée si toi aussi tu avais une fille  
 tu as dit: c'est bizarre  
 je t'ai offert un sourire et tu m'as servi un silence  
 mais au téléphone va savoir  
 tu souriais aussi peut-être

les préparatifs m'ont ramenée des années en arrière  
les vêtements de poupée  
les couvertures les berceuses  
chaque fois que dans mon ventre je sentais un frémissement  
j'oubliais un peu le monde autour  
les gens qui grouillaient les obligations les choses à faire  
il y avait ces moments où la concentration devenait impossible  
ces mouvements à l'intérieur chantaient une litanie  
il y a eu des mères avant nous  
on aime à travers elles  
à travers les âges  
à travers l'histoire  
à travers toute l'humanité  
c'est un amour partagé un amour communautaire  
il nous dépasse et nous gobe entières  
il n'y a pas de chemin de retour

je te regardais grossir toi aussi Melisa  
nous parlions peu au début  
tu vivais une expérience de ton âge et moi  
on m'avait prêté un miracle  
on avait ouvert dans la brèche des ans  
un moment imprévu de beauté

*grandioso*

je savourais cette cure de jouvence  
on me disait que j'étais belle  
j'en croyais chaque mot tout le temps  
le miroir le disait aussi  
un sursis avant la vieillesse  
une occasion de la repousser

toi tu découvrais tout cela  
le chemin dans ton corps n'avait pas été tracé encore  
tu allais connaître un travail long et pénible  
rien ne nous prépare à la douleur  
même pas le fait de l'avoir déjà vécue  
on souffre comme toutes les femmes avant nous  
on revisite l'histoire de l'humanité en se demandant  
comment c'est possible  
que nous ne soyons pas les reines les patronnes de ce monde  
comment on passe des siècles à se faire dominer

quand on vit une douleur comme celle-là  
la saisissante la déchirante la fracassante  
on ne comprend pas que le monde  
ensuite  
n'obéisse pas qu'aux femmes  
qu'à leurs ordres  
qu'à leur douceur  
éternellement reconnaissant

quand j'ai eu mon Evelina  
l'amour m'a atteinte  
j'ai senti une déferlante  
un ressac du fond des âges  
j'étais complètement submergée  
puis une douleur s'est déposée à l'intérieur de moi  
une frayeur  
déraisonnable et inévitable à la fois  
je pleure quand je pense  
qu'il y a une partie de vos vies que je ne verrai pas  
qu'il y aura plus tard des jours que vous passerez sans moi  
cette même chose je l'avais sentie pour toi Melisa et à ce jour  
ça n'a jamais disparu  
le corps oublie toutes les autres douleurs toute la souffrance  
les spasmes les contractions  
l'impression qu'on va mourir que notre dos va exploser  
tout disparaît tout de suite et il ne reste que cette plaie-là  
permanente  
une douleur possible  
une douleur à venir si on est malchanceuse

quand tu as crevé les eaux tu as téléphoné  
j'avais la petite accrochée au sein  
longuement durant les heures d'angoisse elle a dormi  
tranquille  
tandis que j'attendais d'avoir de tes nouvelles  
j'avais peur pour toi ma fille peur  
que tu verses trop de ton sang que  
ta souffrance  
soit pire que la mienne  
je restais assise à chanter des berceuses tendres  
à caresser celle de mes filles qui n'avait mal nulle part

je regardais le téléphone comme si j'allais le faire sonner  
grâce à la puissance de mon esprit  
je savais tous les gestes que poserait le médecin  
sans savoir quand  
où en était-il  
où en étiez-vous

Evelina a hurlé à deux heures dans la nuit et  
j'ai été certaine que c'était pour toi  
un instant je nous ai confondues  
toi à l'hôpital et moi dans ma maison  
les oreilles pleines d'un appel à vivre  
je savais que c'était terminé

quand je vous ai vues j'ai pleuré bien sûr  
et je me suis installée chez toi pour t'aider  
les premiers jours se sont vite transformés en semaines  
les pères retournaient au travail  
il restait nous deux assises sur le même divan  
ma petite et la tienne dans la même couchette  
confondues

tu avais dit dès le début que tu n'allaiterais pas  
tu étais épuisée stressée confuse alors  
j'ai pris sur moi de la nourrir  
je préparais des biberons comme tu voulais  
bien remplis à la bonne température  
je te disais d'aller te recoucher  
de prendre une marche de te laver un peu  
dès que tu disparaissais de ma vue je jetais tout le lait et  
je l'accrochais à mon sein la Coralie  
je lui racontais les vagues les poissons  
avec son prénom océan  
elle buvait tranquille la sève de notre clan  
celui qui a fait que tu es ma jolie  
et je rêvais à notre avenir de femmes toutes ensemble  
plus tard venait le tour d'Evelina  
j'avais assez à boire pour les deux  
les heures s'égrenaient je ne dormais pas  
j'étais une louve une chatte une truie

la survie de tout le clan dépendait de mes mamelles  
je veillais en solitaire sur les sommeils entremêlés  
mon lait racontait notre histoire  
*el tiempo pasado y los tiempos a venir*

et ça a duré comme ça quelques semaines jusqu'à ce que  
tu nous voies  
moi la chemise ouverte  
Coralie minuscule appliquée à téter  
et le biberon plein posé sur la table  
tu es restée figée muette devant  
mes yeux des yeux de biche effrayée par les phares  
seule sur une route la nuit  
j'attendais ce qui sortirait de tes lèvres  
*falsaria ladrona traîtresse* peut-être  
mais j'étais fière et grande et j'allais me défendre  
j'ai attendu longtemps  
j'ai réalisé au fil des minutes  
que c'était un beau silence une paix qui nous enveloppait  
la petite a fini son boire  
tu as marché doucement tu l'as prise  
tu t'es assise près de moi  
et nous sommes restées comme ça  
tout l'après-midi  
bercées par le sommeil des petites  
et les échos de nos légendes